

Postes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 8

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191547>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

chait rien du cérémonial accoutumé; seulement il se contentait de confier l'indispensable bâton de commandement à un officier qui l'attendait à la porte.

Au jour des grandes revues, quand les officiers supérieurs placés sous ses ordres défilaient à la tête de leurs corps respectifs, il répondait au salut de chacun en faisant bondir adroitement son bâton dans sa main.

Le salut était proportionné à l'importance du grade et rappelait, dans des proportions infiniment restreintes, les évolutions savantes que les tambours-majors de la grande école font exécuter à leur canne.

Postes. — En attendant que la question d'un nouvel hôtel des postes, dont le besoin se fait de plus en plus sentir à Lausanne, soit suffisamment mûrie, — car il paraît que c'est dur; — en attendant que l'autorité compétente veuille bien renouveler ses instances auprès du Conseil fédéral, pour donner enfin à notre chef-lieu, ce que tant d'autres villes de la Suisse ont obtenu dans une si large mesure, jetons un petit coup d'œil dans le bureau central des postes de Londres; ce sera là un dérivatif intéressant.

Ce bureau central est un vrai monde et l'un des mondes les plus curieux qui se puissent voir. La moyenne des lettres, cartes-postales et imprimés qui passent là est de deux milliards par an et ses recettes de près de 250 millions de francs, laissant un bénéfice de 75 millions environ pour le Trésor. Près de 2,500 employés y travaillent nuit et jour, sans compter 2,300 personnes attachées au télégraphe.

Les classeurs seuls sont au nombre de 1,500; ils doivent prendre les lettres une à une, pour vérifier l'affranchissement, oblitérer le timbre et apposer le timbre du bureau. Ces deux dernières opérations se font à l'aide de machines assez rapides pour timbrer doublement 350 lettres par minute.

Un bureau spécial a été créé pour le déchiffrement des adresses défectueuses. Des fonctionnaires doués d'une patience angélique y passent leur temps à chercher la solution de rébus calligraphiques le plus souvent fort compliqués. Ils s'aident pour cela d'albums où ont été collectionnés les spécimens des adresses les plus bizarres dont on a finalement découvert la signification.

Un département non moins curieux est celui qu'on a baptisé du nom d'« hôpital ». On y raccommode avec mille soins les envois endommagés par le transport, et surtout par les traversées lointaines. On y visite aussi les expéditions sujettes à caution.

L'expédition des journaux n'est pas

moins intéressante; chaque jour 750,000 exemplaires des diverses feuilles de Londres partent de là pour le continent, et le vendredi soir, ce nombre est considérablement accru par les journaux hebdomadaires.

Les locaux réservés aux télégraphes sont un véritable musée d'appareils.

Le moment du plus grand travail est entre onze heures du soir et deux heures du matin, surtout quand des débats animés ont lieu au Parlement qui, comme on sait, siège le soir et dont les séances se prolongent souvent fort avant dans la nuit.

A certains jours, ou plutôt à certaines nuits, on a transmis par les 31 fils spéciaux qui sont mis en relation directe avec les bureaux des journaux qui en sont titulaires, des dépêches comprenant plus de 500,000 mots.

Quotidiennement, le bureau de Londres transmet de 45 à 60,000 télégrammes, dont 5 à 7,000 à destination de Londres même; ceux-ci sont expédiés par les fils télégraphiques et aussi par les 27 tubes pneumatiques qui mettent le bureau central en communication avec les bureaux secondaires principaux.

L'un de ces tubes n'a pas moins de 4 kilomètres environ de longueur et la force motrice pour la transmission est donnée par 4 machines à vapeur de 50 chevaux de force chacune.

En 5 à 6 minutes, les portefeuilles contenant les lettres parcourant ces tubes et sont prêts à être dépouillés.

UNE RANCUNE VIVACE

VI

Délivré des préoccupations d'argent, Adrien avait beaucoup pensé dans ses lointains voyages; il avait fait des plans pour goûter un peu de ce fruit si rare, le bonheur, et il songea à les réaliser. Il acheta un élégant petit hôtel dans le nouveau Chaillot, il voulait le meubler avec goût et confort, y arranger un musée de tous les objets curieux rapportés de ses longues pérégrinations, et s'y entourer d'animaux domestiques afin d'avoir près de lui des amitiés sincères. Une fois installé, il préparerait une série d'études scientifiques et philosophiques, car l'homme qui ne travaille pas n'est pas digne de vivre.

Trois jours après son arrivée, pendant qu'il choisait des rideaux au magasin du Louvre, un cri de surprise le fit retourner, et il se trouva en face de Mme Trellat et de sa fille.

Il serra les mains qu'elles lui tendaient avec une aimable politesse, et s'informa de M. Trellat et de Laura.

— Laura? s'écria Eugénie, ne nous parlez pas d'elle, elle nous a quittés pour aller voir son père en prison! Son père! le déshonneur de notre famille!

— Et quel père! reprit Mme Trellat, il ne

s'est jamais occupé d'elle; à peine redevenu libre, il a repris sa vie dissolue, et est reparti pour l'étranger.

— Mais cette pauvre Laura, qu'est-elle devenue?

— Nous n'en savons rien. Son oncle était si fâché de son départ que, dans sa colère, il lui a dit de ne plus rentrer à la maison; mais si elle était revenue lui demander pardon, nous l'aurions bien grondée, puis reprise.

— Monsieur Adrien, interrompit Eugénie, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer: je me marie dans trois mois avec M. Demeyer, le fils du riche banquier autrichien.

— Toutes mes félicitations, mademoiselle. Il se hâta de s'éloigner, frappé par ce nom de Demeyer, et se demandant ce qu'avait pu devenir Laura dans ce vaste Paris, livrée aux suggestions de la misère.

Eugénie sourit de vanité satisfaite, elle le crut désolé par la nouvelle de son prochain mariage, tandis que le sort de Laura était sa seule préoccupation, et que la retrouver bien vite devint sa pensée dominante.

A la préfecture de police, il apprit que M. Lieuval, le père de Laura, avait été arrêté rue La Fayette, et qu'à sa sortie de Mazas, il avait habité le 139 de la rue Saint-Honoré. Il s'y rendit aussitôt pour interroger la concierge:

— Vous êtes le parent de cette demoiselle? dit la bonne femme, qui cherchait à satisfaire sa curiosité avant de répondre.

— Qu'importe! répliqua Adrien; habitez-elle ici? je veux lui parler.

— Mon bon monsieur, elle doit deux termes, et est depuis cinq jours à l'hôpital Beaujon où je l'ai fait porter pour qu'elle ne meure pas ici. Une bien brave demoiselle qui...

Adrien n'écoutait plus et, en proie à une douloureuse angoisse, se hâta d'aller à Beaujon, où il faisait demander l'interne de service.

— Laura Lieuval? fit en cherchant le jeune docteur... Ah! oui, le n° 17. Bien, bien malade, perdue même; depuis qu'elle est ici, elle n'a pas prononcé une parole ni regardé personne; les infirmières font l'impossible pour l'empêcher de mourir de faim, elle oppose une inertie invincible à tout ce que nous lui ordonnons. Venez et voyez par vous-même, — et il conduisit Adrien jusqu'au lit de la jeune fille.

Elle était si pâle et si décharnée qu'il la crut morte.

Le cœur serré de commisération, il prit la main de la malade:

— Laura, ma chère Laura!

Elle tressaillit à ce son de voix, ouvrit ses beaux yeux bleus, regarda avec effarement, aperçut l'interne, abaissa ses paupières et poussa un profond soupir.

— Laura, ma chère Laura, répéta-t-il, ne me reconnaissez-vous pas, moi Adrien, votre ami d'enfance?

Elle se leva sur son séant, passa la main sur son front, le regarda, essaya de parler, et fondit en larmes.

— Voici ce qui pouvait lui arriver de plus heureux, pensa le jeune médecin; on pourra peut-être la prolonger... quant à la sauver!!

Peu à peu Laura reprit du calme, la présence d'Adrien lui rendait l'usage de ses